

2016/05

La guerre en Syrie, un conflit entre Sunnites et Chiïtes ?

par GÜLAY KIMYONGÜR

*Analyses &
Études*
Politique internationale



Nos analyses et études, publiées dans le cadre de l'Éducation permanente, sont rédigées à partir de recherches menées par le Comité de rédaction de SIREAS.. Les questions traitées sont choisies en fonction des thèmes qui intéressent notre public et développées avec professionnalisme tout en ayant le souci de rendre les textes accessibles à l'ensemble de notre public.

Ces publications s'articulent autour de cinq thèmes

QUESTIONS SOCIALES
DROITS DE L'HOMME
MIGRATIONS
POLITIQUE INTERNATIONALE
Économie

Toutes nos publications peuvent être consultées et téléchargées sur nos sites www.lesitinerrances.com et www.sireas.be, elles sont aussi disponibles en version papier sur simple demande à educationpermanente@sireas.be



**Service International de Recherche,
d'Éducation et d'Action Sociale asbl**
Secteur Éducation Permanente
Rue du Champ de Mars, 5 – 1050 Bruxelles
Tél. : 02/274 15 50 – Fax : 02/274 15 58
educationpermanente@sireas.be
www.lesitinerrances.com

Avec le soutien
de la Fédération
Wallonie-Bruxelles



Abu Bakr El Bagdadi, le calife auto-proclamé de l'État islamique, a pris ce surnom en référence à Abu Bakr, le premier calife de l'Islam, qui s'est opposé à Ali dans le cadre de la succession du prophète Mahomet.

Des enseignements peuvent-ils être tirés de l'histoire de l'Islam, afin de comprendre les enjeux de la guerre qui se déroule aujourd'hui en Syrie ?

Comment le conflit millénaire entre Sunnites et Chiites y est-il réactivé ?

L'opposition entre musulmans est-elle à même d'expliquer les motivations des belligérants engagés à Damas, Homs ou Alep ?

Telles sont quelques-unes des questions que le présent article tente d'aborder.

LA DERNIÈRE RELIGION MONOTHÉISTE

L'Islam apparaît au VII^e siècle dans une cité marchande d'Arabie, la Mecque. Avant cette époque, les Arabes étaient polythéistes et, à ce titre, la Ka'ba (ou Pierre noire) était vénérée par les différentes populations dans un culte propitiatoire¹.

C'est avec Mahomet, un caravanier, que naît la nouvelle religion monothéiste. Selon les musulmans, le Coran lui est révélé par l'intermédiaire

¹ Propitiatoire : Qui a la vertu de rendre propice ou favorable. Il s'agit d'un acte ou d'une offrande que l'on fait afin d'attirer les faveurs ou la clémence de la divinité invoquée.

de l'ange Gabriel à partir de l'an 610. Celui-ci lui annonce qu'il est le messager de Dieu, choisi pour diffuser l'Islam et qu'il est le successeur d'Abraham, de Moïse et de Jésus.

Mais dans un premier temps, Mahomet ne parvient pas à convaincre les gens. En 622, il se fait même violemment chasser de la Mecque par les commerçants et il est contraint de prendre le chemin de Médine. Cet événement porte le nom de l'Hégire, « l'Exil », dont la date est utilisée comme l'an zéro du calendrier musulman.

Mahomet y rassemble ses fidèles et -sur base des révélations divines qu'il aurait reçues jusqu'à sa mort- pose les prémices de cette nouvelle croyance emprunte d'autres traditions mono et polythéistes plus anciennes. Les premières personnes à se convertir sont ses proches : sa femme -Khadija-, sa fille -Fatima-, son gendre et cousin -Ali- et quelques-uns de ses compagnons.

En 628, un rêve lui enjoint de prendre la route de la Mecque, d'où il avait été expulsé quelques années auparavant. Décidé à aller au bout de son rêve, il se fait admettre dans l'enceinte de la ville en tant que pèlerin avec près de 1000 compagnons. Ils entrent sans armes dans la cité, uniquement vêtus d'un drap blanc. L'année suivante, ils sont à nouveau autorisés à y pénétrer.

Deux ans plus tard, l'un de ses adeptes y est assassiné, ce qui sert de prétexte à Mahomet pour entrer dans la ville en compagnie de 10 000 hommes armés. Il ne faut que quelques jours pour vaincre les Mecquois.

La Mecque deviendra la cité sacrée de l'Islam et Médine en sera sa capitale.

LE SCHISME

Au début, il y avait l'Islam ; ensuite, il y eut les Chiïtes et les Sunnites. Tous se revendiquent musulmans, tous reconnaissent le Coran et Mahomet comme prophète. Pourtant, leurs rapports ne sont qu'une succession de drames...

La division entre Sunnites et Chiïtes naît en 632, directement après la mort de Mahomet. Ce schisme au sein de l'Islam est à situer dans la problématique de la succession du prophète. En effet, les sources divergent quant à savoir qui doit être son successeur légitime: ceux qui optent pour Ali deviendront les Chiïtes ; ceux qui préfèrent suivre Abu Bakr, un compagnon de Mahomet, deviendront les Sunnites. La fracture entre musulmans débute donc par un conflit politique lié au pouvoir. Afin de savoir qui dirigera la communauté des croyants, une guerre fratricide éclate, de laquelle les Sunnites sortiront vainqueurs.

Au cours de ce conflit, la famille du fondateur de l'islam est presque entièrement décimée par les chefs de guerre proches des califes qui lui succèdent. De ce fait, les Chiites ont le sentiment qu'on les a privés de la succession d'Ali, qui s'est fait tuer d'un coup d'épée empoisonnée dans l'enceinte d'une mosquée. Hassan, son fils aîné, est mort, quant à lui, empoisonné après s'être fait trahir par le premier calife omeyyade Mu'awiya.

Husseïn, son deuxième fils, s'est fait décapiter. Pour contextualiser l'événement, il faut savoir que Yazid, le fils de Mu'awiya, est le gouverneur de Damas. Il entend faire accepter de force son titre de calife (il sera le deuxième calife de la dynastie omeyyade); faisant, de la sorte, voler en éclats le principe de concertation qui sous-tend tout choix dans la nomination du nouveau chef.

Husseïn et une centaine de ses compagnons refusent de se soumettre à lui et se font intercepter dans la ville de Kerbala. En 680, ils sont massacrés dans des conditions atroces par l'armée omeyyade forte de 4000 soldats. Husseïn est alors décapité. Sa tête est placée sur un pieu ainsi que celles de tous ses compagnons. La tête tranchée de Husseïn, exhibée sur le dos d'un chameau, est envoyée comme trophée à Yazid à Damas. Certains racontent même qu'elle a fait office de ballon avec lequel la Cour du calife joua.

Jusqu'à ce jour, les Chiites du monde entier commémorent le martyr de Husseïn lors de l'Achoura².

Dans cette guerre de succession, la transmission héréditaire du pouvoir n'a donc pas triomphé. Bien au contraire, les femmes de la lignée de Mahomet et donc d'Ali sont faites prisonnières tandis que les hommes de la famille sont décapités.

Forts de cette victoire, les (trois) premiers califes et les autorités des premiers empires musulmans vont pouvoir « écrire l'Histoire », jouer un rôle déterminant dans la constitution et l'expansion de l'islam en général et du sunnisme en particulier.

D'une part, d'un point de vue interne et idéologique, ce sont ces différents pouvoirs qui vont progressivement formaliser le Coran et préciser les règles de vie qui en découlent.

D'autre part, au travers des conquêtes et du prosélytisme, la nouvelle croyance va s'imposer sur un large territoire. Ainsi, au début du VIII^e siècle, les Omeyyades sont à la tête d'un empire s'étendant de l'est de la Perse jusqu'à la péninsule ibérique.

2 **Achoura** : Fête chiite, correspondant aux dix premiers jours du premier mois du calendrier musulman, qui commémore le martyre de Husseïn.

En définitive, il faut retenir que les Sunnites³ reconnaissent les quatre premiers califes⁴ de l’Islam -à savoir Abu Bakr, Omar, Othman et Ali-, les dynasties omeyyades (661-750) et abbassides (750-1258) et le califat ottoman (1517-1924).

LE CHIISME

Les Chiïtes⁵, eux, ne reconnaissent ni les trois premiers califes ni les deux dynasties ni les Ottomans mais uniquement la succession d’Ali et de ses descendants comme imams.

Ceux-ci sont au nombre de douze⁶. Le douzième imam est le mahdi (le messie) qui est attendu et occulté. D’après cette croyance, il apparaîtra pour remplir la Terre de justice et d’égalité après le règne de l’oppression et de la tyrannie.

Le chiïsme, largement minoritaire dans le monde musulman, comprend tous les groupes qui reconnaissent Ali et sa descendance par le sang comme successeurs du prophète. L’autre terme utilisé pour désigner les Chiïtes est « Alides » c’est-à-dire les partisans d’Ali ou encore les Adaliés, les partisans de la justice.

Il existe une liste non-exhaustive de groupes se réclamant d’Ali, tels les Ismaéliens, les Druzes, les Alaouites, les Alévis, les Bektashis, les Hazaras, les Zaydites. On retrouve des partisans d’Ali sur un territoire s’étendant des Balkans jusqu’en Chine. Certes, différents États ont été gouvernés par des Chiïtes au cours des siècles comme l’Égypte par les Fatimides (969-1171) ou l’Iran par les Safavides (1501-1736), l’Iran qui est une république islamique (chiïte) depuis 1979. Néanmoins, les Chiïtes se font généralement discrets car de multiples massacres ont jalonné leur histoire. Ils « préfèrent » donc vivre cachés ou se fondre dans la masse des musulmans orthodoxes.

Pour synthétiser, on peut remarquer que la querelle -dans laquelle les Chiïtes reconnaissent Ali comme premier calife légitime et où les

3 Sunnites : Ils constituent 90% des musulmans dans le monde. Ce mot provient de « sunna » c’est-à-dire « tradition » de tous les enseignements de Mahomet.

4 Calife ou Khalife signifie « successeur ». Il est le commandeur à la fois temporel et spirituel des croyants, titre porté par les successeurs de Mahomet après sa mort en 632.

5 Chiïtes : Ils constituent 10% des musulmans dans le monde. Ce mot provient du mot « chi’a » c’est-à-dire « partisans » de Ali.

6 On les appelle aussi duodécimains. Ils constituent la grande majorité des Chiïtes. Les septimains ou ismaéliens ne reconnaissent que les 7 premiers imams.

Sunnites l'envisagent comme le quatrième dans la succession du prophète- a donc des répercussions jusqu'à nos jours.

Ces conséquences se manifestent non seulement sur les plans politique (l'adhésion au chiisme relève d'une opposition au pouvoir des divers califes sunnites) et social (le chiisme est la religion des dominés, des minoritaires et des exclus, de ceux qui ont perdu toutes les batailles politiques et militaires contre les Sunnites) mais aussi sur le plan doctrinal (ces défaites ont développé chez les Chiites un sentiment d'injustice qui a une incidence sur l'éducation qu'ils prônent, sur la manière d'accéder à la connaissance et sur la conception du monde qu'ils véhiculent, leur rapport à l'autorité).

VOIR LE MONDE AUTREMENT

Les différences doctrinales entre Sunnites et Chiites, forgées notamment dans leurs rapports opposés aux pouvoirs en place, mènent à l'apparition de deux manières d'envisager, de voir le monde.

L'islam sunnite se considère comme la dernière des religions monothéistes, l'achèvement dans sa forme la plus complète et la plus juste des trois religions du Livre. C'est dans cette représentation que le concept d'apostat puise sa source puisque chaque individu doit se convertir à l'Islam, la forme la plus aboutie des monothéismes. Le Coran est sacré, intouchable, incréé. S'il existe des écoles d'interprétation, qui sont au nombre de quatre (Hanafite, Malikite, Shafiite et Hanbalite), celles-ci ne concernent que la jurisprudence islamique qui permet de légiférer sur des lois religieuses en se basant sur le Coran et la Sunna.

De plus, dans le sunnisme, il n'y a pas d'intermédiaire entre le croyant et Dieu. Il n'existe de ce fait pas de clergé tandis que dans le chiisme, le clergé est clairement établi et l'imam est un guide indispensable. Lorsque les Sunnites parlent de califat, les Chiites parlent d'imamat.

Chez ces derniers, c'est par l'étude que le cheikh peut accéder à Dieu. Après des études de théologie, celui-ci est appelé à faire un « effort d'interprétation » des textes qui sont considérés comme une injonction religieuse. L'idée qui sous-tend cette démarche est que la doctrine est en perpétuel mouvement. Celle-ci n'est donc pas une œuvre parachevée, figée mais est soumise constamment à l'exégèse.

Les Chiites attendent le 12ème imam « occulté », le Mahdi. Tant qu'il ne réapparaît pas, les textes sacrés sont soumis à un examen critique.

ÉRADIQUER L'HÉRÉSIE !

Entre Sunnites et Chiites, le torchon brûle par intermittence au cours de l'Histoire. Depuis près de 1400 ans, les relations antagoniques entre les deux courants de l'Islam sont parsemées de luttes sanglantes. Si celles-ci prennent des formes variées, s'y joue toujours le même rapport de force avec son lot d'humiliations, de passions et de conquêtes tant sur le plan politique qu'idéologique.

Quelques siècles après la mort de Mahomet, il ne s'agit donc plus d'un combat de chefs mais d'une véritable haine de l'Autre. L'histoire se poursuit donc sur de nouvelles terres, animée par d'autres intérêts. Néanmoins, la logique d'éradication du groupe minoritaire de l'Islam est toujours à l'œuvre.

Ainsi, au XIII^e siècle, Ibn Taymiyya va se faire connaître pour ses positions dogmatiques et sa haine des idolâtres. L'homme, qui est théologien et juriconsulte, développe une rhétorique anti-chiite particulièrement virulente. Parmi la multitude d'écrits de l'idéologue sunnite, l'un d'entre eux évoque sa profonde détestation des Alaouites –une population chiite présente actuellement notamment dans le sud de la Turquie et sur la côte syrienne- en ces termes : « *Ce sont les pires ennemis des musulmans et le djihad contre eux est un grand acte de piété* ».⁷

Autre exemple : au XVI^e siècle a lieu un massacre de grande ampleur dont le souvenir reste très vivace dans l'esprit des différentes branches alides. Celui-ci est organisé par le premier calife de l'Empire ottoman, Sélim 1er dit « le terrible ». Considérant le chiisme et ses dérivés comme les pires des hérésies (des sectes dont les partisans doivent être éradiqués à tout prix), le sultan fait massacrer, en 1510, 40 000 Alévis. Deux ans plus tard, il systématise leur éradication dans tout l'empire. En 1516, des dizaines de milliers d'Alaouites sont tués lors de la prise de la Syrie. Lorsque Sélim le terrible pénètre dans Alep cette année-là, les mosquées l'y acclament comme leur nouveau calife.

Une dernière illustration historique est proposée dans cet article et témoigne du conflit religieux sanguinaire qui traverse l'Islam. En 1802, l'un des fondateurs de l'Arabie saoudite⁸ détruit le sanctuaire de Husseïn et y fait massacrer près de 3000 personnes.

7 <http://geopolis.francetvinfo.fr/syrie-qui-sont-vraiment-les-alaouites-2792>

8 En 1744, Mohammed ben Seoud s'allie à un prédicateur religieux du nom de Mohammed Abdelwahhab, un imam fondamentaliste qui prône un retour à l'Islam le plus pur. C'est ce qui donnera le nom à un courant politique, à savoir le wahhabisme.

En fait, si les relations Sunnites/Chiïtes n'ont pas toujours été aussi tendues, une résurgence de cette dissension est observée depuis plusieurs décennies.

VERS UNE RÉACTIVATION DE L'ANTAGONISME

Au cours du XX^e siècle, on assiste à une renaissance de l'opposition entre Sunnites et Chiïtes, une querelle qui atteint son paroxysme notamment dans la guerre se déroulant actuellement en Syrie. Ce regain de tensions peut être notamment analysé à travers la montée en puissance de deux courants de l'Islam politique⁹.

D'une part, les forces des Frères musulmans n'ont cessé de croître depuis la création du mouvement à la fin des années 20. À travers sa critique du chiïsme, la confrérie originaire d'Égypte essaye de bâtir un socle idéologique autour duquel elle espère rallier des partisans à sa cause.

Recep Tayyip Erdogan est l'un des représentants de cette force politico-religieuse (présente dans la plupart des pays musulmans). Il n'est donc pas étonnant de voir le Président turc multiplier, ces dernières années, les provocations à l'égard des Chiïtes. Lorsqu'il était Premier ministre, Erdogan a, par exemple, projeté de nommer le nouveau pont enjambant le Bosphore à Istanbul, Pont Sultan Sélim, en référence au « massacreur » de Chiïtes. Jugée comme une attaque à l'encontre de millions de citoyens du pays, cette idée a suscité un véritable tollé -plusieurs grandes villes turques ont vu s'organiser des manifestations monstres pour dénoncer le projet-. L'homme fort de Turquie a donc dû faire marche arrière.

Mais celui qui rêve de devenir un nouveau sultan ottoman a réitéré, à plusieurs reprises, ses menaces. Il a notamment exposé ses ambitions belliqueuses et expansionnistes, en prophétisant, le 5 septembre 2012 : « *Nous irons très prochainement prier à Damas dans la mosquée des Omeyyades* »¹⁰, du nom de la dynastie sunnite qui a éliminé les derniers descendants d'Ali.

D'autre part, les richesses naturelles du sous-sol de la péninsule arabique ont fait de l'Arabie saoudite une puissance régionale majeure. Cette richesse économique et cette puissance politique vont de pair avec un travail culturel et religieux de longue haleine visant à orienter l'Islam dans une perspective toujours plus orthodoxe. De ce fait, le discours wahhabite, qui envahit les mosquées jusqu'en Occident, forme aujourd'hui le carcan idéologique de nombreuses organisations combattant en Syrie. Le royaume (tout comme

9 L'Islam politique est le nom que l'on donne aux courants dans l'Islam qui tendent à instaurer la charia comme principe fondamental de gouvernance.

10 Hürriyet, 5 septembre 2012.

la Turquie et le Qatar) a, directement ou indirectement, financé et armé une kyrielle de groupes dont le but est l'instauration de la charia au Levant; et ce, en dépit du risque de voir le monstre échapper à son créateur.

Désormais, des pans entiers du territoire syrien se trouvent, en effet, sous la coupe de Daech, une organisation qui s'enorgueillit d'être « plus pure que les purs », qui joue sur les symboles en revisitant le passé glorieux et militaire des premiers temps de l'Islam sunnite.

GUERRE EN SYRIE : VOILE SUR LE POLITIQUE ?

Si l'opposition entre Sunnites et Chiites est un facteur explicatif du conflit syrien, il n'est sans doute ni l'unique, ni le principal déterminant de la situation actuelle. Certes, de nombreux acteurs en usent et motivent leur action par ce biais. Pour autant, il ne faut pas réduire ce qui se passe à Homs, Damas ou Idlib à la seule dimension confessionnelle. Il semble, en effet, incorrect de masquer sous un voile religieux, une guerre politique qui se joue désormais à plusieurs niveaux.

Cet article a tenté de montrer que l'antagonisme qui traverse le monde musulman -la rivalité entre les deux tendances de l'Islam- est politique puisqu'il doit se concevoir comme un combat entre majoritaires et minoritaires, entre dominants et dominés ; qui adoptent, en fonction de leurs positionnements opposés dans cette lutte, un rapport différent à l'autorité.

Désormais, la discorde entre Sunnites et Chiites est sans cesse ramenée aux devants de la scène par les médias afin d'expliquer les conflits qui déchirent le Moyen-Orient. Mais en optant pour une présentation culturelle plutôt que politique de la situation, les diffuseurs d'informations proposent une analyse réductrice de ce qui se joue en Syrie.

Ainsi, l'État syrien est dépeint chez nous comme étant aux mains de la « secte » alaouite, comme étant dirigé par un « clan » dont le « fief » est établi sur la côte méditerranéenne. Il faut prendre conscience que l'usage de tous ces vocables a pour effet de stigmatiser l'État syrien aux yeux des citoyens européens qui ne maîtrisent pas l'histoire, les cultures de ces régions et qui ne connaissent pas les peuples qui habitent ces contrées.

Ces raccourcis ont surtout pour conséquence de donner une vision tronquée de la nature de l'État syrien. Certes, celui-ci est critiquable et condamnable à bien des égards (il s'agit d'un régime autoritaire et sclérosé). Néanmoins, force est de constater qu'en contradiction flagrante avec le poncif véhiculé par l'Occident, la majorité des ministres syriens sont sunnites, tout comme la majorité des soldats de l'armée loyaliste et la plupart des victimes des opposants au régime... Ce qui caractérise, en fait, l'État

syrien est le panarabisme; une idéologie résumée par un slogan unificateur : « Musulmans, Juifs, Chrétiens; nous sommes tous Arabes ».

Si des milices composées exclusivement de Chiites syriens et/ou étrangers -Irakiens, Afghans, Pakistanais ou Libanais- combattent aujourd'hui au Levant, aucune d'entre elles n'agit dans le but d'instaurer le chiisme comme religion d'État. De même, le Hezbollah libanais, le « parti de Dieu » chiite qui combat aux côtés de l'armée arabe syrienne, prend bien soin de faire la distinction entre les Sunnites (avec lesquels il se refuse d'attiser la discorde) et les takfiristes¹¹ (qu'il entend combattre sans merci).

À l'inverse, l'islamisme joue un rôle croissant dans la motivation des troupes de l'opposition au régime. L'Islam sunnite est politique dans le sens où selon les tenants de cette optique, ce sont les lois -parfaites et incontestables- de Dieu (la charia) qui doivent s'imposer et gouverner les hommes. Un combat politique est ainsi engagé jusqu'à la mort contre la laïcité, à laquelle les minorités religieuses de Syrie sont farouchement attachées.

La plupart des commentateurs ont dû l'admettre, il y a bien longtemps que l'enjeu central de la guerre en Syrie ne renvoie plus à un choix entre dictature et démocratie. Mais l'opposition majeure n'est sans doute pas non plus à rechercher dans le conflit entre Sunnites et Chiites.

Une des manières avantageuses d'appréhender la situation syrienne consiste bien plutôt à observer le combat politico-militaire d'un État laïc – qui rassemble les différentes composantes de la société à travers le panarabisme- en lutte pour sa survie, en lutte contre l'avènement d'une théocratie sunnite¹².

L'AMI DE MON ENNEMI...

Par ailleurs, la guerre en Syrie met aux prises des protagonistes régionaux et a même des implications mondiales.

En effet, le conflit syrien reflète la lutte que se livrent une série d'acteurs régionaux. Les pays sunnites (Arabie saoudite, États du Golfe et Turquie)

11 Takfirisme : Il s'agit d'un mouvement extrémiste prônant la violence, dissidence des Frères musulmans. Les takfiristes détruisent lieux de culte et mausolées, profanent les tombes et commettent des attentats afin de terroriser les populations.

12 La répression de Hama, ayant causé la mort en 1982 de milliers de partisans des Frères musulmans concentrés dans la cité du centre de la Syrie, peut être lue dans le cadre de cette opposition.

s'opposent aux soutiens de l'Iran (en Irak, en Syrie et au Liban). Ces derniers sont souvent définis de façon réductrice, comme constituant l'arc chiite. Pourtant, eux-mêmes préfèrent se présenter comme l'axe de résistance à l'impérialisme américano-sioniste.

Sous cet angle, on comprend mieux pourquoi Israël¹³ s'acharne à bombarder systématiquement les positions de l'armée syrienne et de ses alliés alors que des brigades islamistes combattent aux portes de l'État hébreux. On saisit également davantage la portée de la sortie médiatique du ministre de la défense israélien, le 16 janvier 2016, qui affirme « préférer Daech à l'Iran ».¹⁴

On se rend ainsi surtout compte que la situation actuelle sur le champ de bataille syrien s'explique peut-être moins par des causes internes qu'elle n'est désormais déterminée par des rivalités entre puissances régionales aux intérêts¹⁵ et points de vue divergents ; puissances elles-mêmes inscrites dans des alliances historico-politiques au niveau mondial.

Au final, le conflit syrien doit donc être compris d'un point de vue géostratégique. S'y joue, en effet, une guerre politique mondiale.

D'un côté sont rassemblés les amis non pas « de la Syrie »¹⁶ mais bien des États-Unis; qui ont, au fil des décennies, tissé entre les démocraties occidentales et les théocraties du Golfe une alliance à première vue contre-nature, dont le Pacte du Quincy datant de 1945 entre les USA et l'Arabie saoudite constitue le cœur.

D'un autre côté se regroupent les « amis de l'État syrien » comprenant non seulement l'Iran, la Russie, Cuba, le Vénézuéla mais aussi la Chine, le Brésil ou encore l'Algérie.

Sur le territoire syrien, deux blocs s'affrontent donc, comme au moment

13 Israël est en guerre officiellement avec la Syrie depuis 1973.

14 Voir par exemple : www.lemonde.fr/proche-orient/article/2016/01/22/le-ministre-de-la-defense-d-israel-prefere-daech-a-l-iran_4852191_3218.html

15 Si cet article s'intéresse principalement aux ressorts religieux, politiques et idéologiques de la guerre en Syrie, le facteur économique ne doit cependant pas être négligé pour expliquer ce conflit. En effet, le sol et les eaux syriens regorgent de richesses naturelles. Il est aussi nécessaire de garder à l'esprit le fait que les tensions suscitées par les projets visant à faire passer des gazoducs par le territoire syrien, ont atteint leur paroxysme juste avant le déclenchement des troubles de 2011. Le visionnage du 52ème numéro du magazine de France 2 « Un œil sur la planète » consacré à la Syrie est, à cet égard, éclairant.

16 En référence aux « Amis de la Syrie » qui réunissent dans le cadre de conférences internationales entre autres le Maroc, les États-Unis, la France, le Qatar, la Turquie, les Émirats arabes unis, l'Arabie saoudite et l'Union européenne.

les plus instables de la guerre froide¹⁷. S'y déploient également les mêmes argumentaires : démocratie et liberté pour les uns, non-ingérence et souveraineté des États pour les autres.

LA CROIX ET LE CROISSANT : UN MÊME COMBAT !

Mais derrière ces discours, rejaillit, en fait, la volonté tenace, la tentative délibérée de déstabiliser, de détruire tous les États se revendiquant du nationalisme arabe – plutôt proches, jusqu'à la chute du Mur de Berlin, du camp socialiste-. Or, la Syrie (panarabe, laïque, anti-impérialiste, semi-socialiste) en constitue, depuis les années 70, l'un des symboles.

Dans le combat contre le nationalisme arabe se retrouvent côte à côte les pays occidentaux et les États de la péninsule arabique. Parfois, ils sont « seulement » des alliés objectifs agissant de concert en vertu d'intérêts propres (la conquête de nouveaux marchés pour les uns, l'anéantissement des pouvoirs séculiers au profit de l'établissement de théocraties pour les autres).

Mais ils s'unissent aussi, à certains moments, sur base d'une convergence de vues (notamment lorsque ces deux types d'État trouvent des raisons communes à libéraliser l'économie tout en mettant en avant des valeurs réactionnaires pour discipliner les peuples. Les néo-conservateurs américains et les Frères musulmans partagent, par exemple, cette conception mêlant commerce et religion).

En fait, une convergence évidente peut être observée entre les lignes américaine et saoudienne lors de différents conflits ayant émaillé ces 40 dernières années, un positionnement qui a favorisé, accéléré le déferlement sur de nombreux pays de trois vagues successives de djihadistes¹⁸.

17 Le Premier ministre russe, Medvedev, a déclaré le 13/02/2016 : « Nous sommes dans une nouvelle guerre froide ». Disponible sur : <http://www.lefigaro.fr/flash-actu/2016/02/13/97001-20160213FILWWW00051-medvedev-nous-sommes-dans-une-nouvelle-guerre-froide.php>

18 Djihadiste : Partisan du djihadisme. Il s'agit d'une doctrine qui naît dans les années 80 durant la guerre d'Afghanistan qui oppose les troupes soviétiques aux islamistes. Son père fondateur porte le nom d'Abdallah Mustafa Azzam. Ce Palestinien, proche d'abord des Frères musulmans ensuite des salafistes, lance l'idée du djihad mondial. Le salafisme est le principal courant du djihadisme, le terme adéquat devrait être « salafisme djihadiste ». Cette doctrine vise à éradiquer par la violence toutes les références non-islamiques en terre musulmane et à y installer des « gouvernements » où la charia régenté la société. Un théoricien koweïtien a rajouté les Chiites comme groupe à éliminer au même titre que les « croisés ».

Ainsi, dans les années 80, les USA ont soutenu les ancêtres des Talibans en Afghanistan contre les Soviétiques. L'oncle Sam a apporté son soutien aux islamistes afghans et étrangers afin notamment de contrer l'influence des communistes dans ce pays.

De même, la guerre menée par l'OTAN en Yougoslavie dans les années 90 a vu naître une alliance objective entre l'Occident et 5000 djihadistes venus soutenir leurs « frères musulmans » en Bosnie.

Aujourd'hui, ces internationales djihadistes ont prospéré (notamment suite à la guerre entamée en 2003 par W. Bush en Irak), essaimé et tentent sans cesse de dénicher des pays dans lesquels implanter des groupes acquis à la cause takfiriste, comme c'est à présent le cas en Syrie.

L'alliance hors-norme, paradoxale, entre « croisés » et « sarrasins » des temps modernes a donc boosté, dynamisé le djihadisme. Le vide intellectuel, l'incapacité (ou le refus) occidentale à cerner la réalité de ce phénomène, crée un espace qui a notamment permis aux cheikhs et aux oulémas¹⁹ baignant dans l'Islam politique de s'engouffrer dans la brèche, de raviver une discorde vieille de près de 14 siècles.

À cet égard, s'intéresser aux noms des groupes armés qui sévissent en Syrie a son importance et peut être particulièrement instructif; une démarche à laquelle s'attache la fin de cet article.

LE NOM A SON IMPORTANCE

Il existe une multitude de groupes djihadistes sur le sol syrien, tous affiliés à des groupes islamistes plus importants. Certains combattent les Kurdes dans le nord, d'autres ont choisi de combattre l'armée syrienne dans des zones ou des régions spécifiques. Certains entendent éradiquer tous les apostats et ont les Alaouites en ligne de mire, d'autres luttent pour la création d'un État régi par la loi islamique.

Il est intéressant de constater que nombre de ces brigades takfiristes usent de références historiques empreintes de religiosité pour choisir leur nom ; et ce, afin de marquer leur idéologie.

¹⁹ Ouléma : Docteur en droit islamique, garant du respect et de l'application des préceptes de l'Islam (sunnite). Chez les Chiïtes ou les Sunnites non-arabophones, on parlera de mollah.

Ainsi, la dénomination de toute une série de groupes de l'opposition renvoie aux premiers temps de l'Islam, au moment du schisme Sunnites/Chiites. À cet égard, il est possible de croiser sur le terrain de guerre la brigade Abu Bakr. Le nom Abu Bakr a été évidemment choisi pour indiquer le positionnement sunnite, et exclusivement sunnite, de ses combattants. Il fait référence au premier calife de l'Islam qui, selon les sources chiites, a usurpé la succession à Ali.

La brigade Mu'awiya tire, elle, son nom du fervent opposant à Ali qui refusa de prêter allégeance à ce dernier par peur de perdre le gouvernorat de Damas. Mu'awiya s'est vu conforté dans ses fonctions au moment de l'assassinat d'Ali et fut nommé premier calife omeyyade.

D'autres brigades choisissent des noms évoquant des massacreurs de la lignée d'Ali telle la brigade Yazid ibn Mu'awiya. Pour rappel, Yazid est le fils de Mu'awiya. Il s'est distingué dans la lutte anti-alides en lançant la bataille de Kerbala durant laquelle Husseïn, fils de Ali et petit-fils de Mahomet, fut assassiné.

Autre exemple significatif : une brigade menant la guerre sainte à la frontière syro-libanaise, est en première ligne pour livrer bataille au Hezbollah. Elle se nomme la brigade Cheikh al Islam Ibn Taymiyya, du nom de l'intellectuel du XIII^e siècle réputé pour ses diatribes anti-chiites.

À ce propos, il faut savoir que le juriste a fait des émules, que le wahhabisme et le salafisme s'en inspirent toujours aujourd'hui. Ainsi, l'un des descendants spirituels d'Ibn Taymiyya est le cheikh Adnan Arour. Acquis aux thèses salafistes, le propagandiste jouit d'une grande visibilité dans

le monde arabe puisque ses prêches télévisuels sont diffusés par les chaînes qatariennes et saoudiennes. Il y déverse toute sa haine anti-chiite en affirmant, par exemple, qu'il faut « hacher les Alaouites et nourrir les chiens de leur chair ».

Il est à noter qu'Arour a été l'un des invités de marque lors de l'inauguration du commandement de l'Armée syrienne libre (ASL) en octobre 2012²⁰. Pour rappel, cette armée est l'allié de l'Occident qui la présente comme un groupe laïc ou composée de musulmans modérés²¹.

20 <http://www.lalibre.be/actu/international/l-oulema-qui-veut-hacher-les-alaouites-est-de-retour-51b8f357e4b0de6db9c867b6>

21 Toujours dans le même ordre d'idées, il est tout de même remarquable de s'apercevoir qu'un des groupes qui combat pour le compte de l'Armée syrienne libre s'est longtemps fait appeler le « Mouvement contre l'expansion chiite ».

Par ailleurs, il existe également une dizaine de brigades turkmènes qui opèrent en Syrie principalement dans la région d'Alep, de Homs et dans les montagnes surplombant Lattaquié. Les Turkmènes sont installés en Syrie depuis les débuts de l'époque ottomane. Le recensement ethnique étant interdit en Syrie, certains estiment que ces turcomans constituent approximativement 1% de la population globale. Ils vivent principalement dans le Djebel turkmène, au nord de Lattaquié. Parmi ces citoyens syriens, certains ont décidé de prendre les armes contre l'État, soutenus dans leur démarche par la Turquie voisine. En effet, ce pays, dirigé par Recep Tayyip Erdogan depuis près de 15 ans, se positionne toujours plus en tant que défenseur de tous les groupes ethniques aux ascendances turques.

Les brigades turkmènes ne sont apparues au devant de la scène médiatique que récemment lorsque l'une d'entre elles a exécuté en plein vol un parachutiste russe après que son avion a été abattu par la Turquie, le 24 novembre 2015.

Dans ce contexte, il est peu surprenant d'apprendre que l'une des brigades turkmènes a pris comme nom évocateur « Brigade Sultan Sélim le terrible », le chef ottoman du XVI^e siècle connu pour sa détestation des Chiites et les grands massacres qu'il a organisés à l'encontre des Alévis.

CONCLUSION

Pour conclure, il paraît important de mentionner que la nature de la guerre qui déchire actuellement la Syrie est d'ordre politique. Mais cette manière d'appréhender la situation se voit obscurcie, drapée d'un voile religieux.

Ce dernier fait office de prophétie auto réalisatrice. En effet, analyser le conflit syrien uniquement sous le prisme confessionnel renvoie à la vision du monde qu'essaient d'imposer à tous les niveaux -du local à l'international- les partisans du djihad. Mais cette façon de voir les choses a été si souvent mise en avant qu'à force, ce point de vue semble devenu une (la) réalité. Sur le terrain, certains acteurs sont abusés par la propagande, au point d'en faire un combat réel, capable de fédérer et de faire agir un grand nombre d'individus. À cet égard, les djihadistes étrangers sévissant en Syrie en sont l'une des plus macabres illustrations.

Dans ce cadre, rappeler sans cesse l'opposition entre Sunnites et Chiites équivaut à se transformer en porte-voix des groupes islamistes, qui sont déjà encouragés, encadrés idéologiquement, par les chaînes des Émirats arabes unis et des autres pays du Golfe.

Or, comme le développe le présent article, l'alliance nouée entre les

théocraties sunnites et les démocraties occidentales a laissé le champ libre à la propagation de cette vision du monde et des groupes s'en revendiquant et agissant en son nom.

En fait, remarquer que nous appartenons à l'axe Washington-Riyad doit laisser perplexe quiconque prétend se sentir concerné par la démocratie et les libertés. Dès lors, s'il est légitime de s'insurger contre l'autoritarisme de l'État dirigé par Bachar al-Assad et s'il est urgent de s'alarmer des massacres commis d'Alep à Palmyre par les djihadistes, il est tout aussi nécessaire (mais peut-être moins facile) de s'interroger sur l'implication de l'Occident dans la situation catastrophique vécue par les Syriens.

BIBLIOGRAPHIE

Ouvrages

Richard LABEVIERE et Talal el-ATRACHE, *Quand la Syrie s'éveillera...*, Perrin, 2011, 383 pages

Martine GOZLAN, *Sunnites, chiïtes, Pourquoi ils s'entretuent*, Seuil, 2008, 175 pages

Mohammad-Ali AMIR-MOEZZI et Christian JAMBET, Qu'est-ce que le shî'isme, Fayard, 2014, 408 pages

Presses

Le Monde diplomatique, Etat islamique, un monstre providentiel par Peter Harling, n°726, Septembre 2014

Le Monde diplomatique, Les chemins de la radicalisation par Laurent Bonelli, n°731, Février 2015

Le Monde diplomatique, Genèse du djihadisme par Nabil Mouline, n°741, Décembre 2015

Le Monde diplomatique, L'art de la guerre imbécile par Serge Halimi, n°741, Décembre 2015

Le Monde diplomatique, Cinq conflits entremêlés par Pierre Conesa, n°741, Décembre 2015

